

LA
PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

LXXVIII

Le départ du Havre d'Ovide Soliveau avait suivi de quelques jours la visite faite par Paul Harmant et sa fille à l'avocat Georges Darier. Depuis cette visite il ne s'était rien passé qui fût de nature à modifier la situation respective de nos personnages. Jacques Garaud, qu'obsédaient d'incessantes angoisses, cherchait des distractions dans le travail. Mary attendait un moment favorable pour exécuter le projet qu'elle avait conçu. Lucien Labroue, attelé du matin au soir à sa besogne, se multipliait et donnait l'exemple de l'activité. Outre les appropriations spéciales de la mécanique au matériel des chemins de fer, on s'occupait beaucoup à Courbevoie de machines pour la navigation. Le lendemain même du jour où Ovide Soliveau montait au Havre dans le train partant pour Paris, on devait opérer le lancement d'une petite embarcation à vapeur, afin d'essayer une hélice et une machine d'un modèle nouveau, qui, tout en offrant un volume très restreint, donnaient des résultats considérables. En rentrant chez lui le soir, le faux Paul Harmant avait prié Lucien de venir le prendre à six heures du matin. Le fils de Jules Labroue se montrait exact, et à l'heure indiquée il partait pour l'usine avec son patron.

Ovide Soliveau comptait bien se présenter de grand matin à l'hôtel de la rue Murillo, mais "grand matin," pour lui ne signifiait pas "avant le jour." En descendant du chemin de fer il entra chez un des nombreux marchands de vin qui se trouvent aux alentours de la gare, et se fit servir du pain, du fromage et un verre de vin blanc. L'extrême modicité de ses ressources ne lui permettait pas de s'offrir un repas plus confortable. Il attendait ainsi le moment d'aller rendre visite à son "cher cousin." Le Dijonnais n'était pas misérablement vêtu, mais le voyage avait fatigué son costume. En outre, en retombant dans la misère, Ovide avait repris ses façons débraillées d'autrefois.

Bref, ses allures et sa tournure n'étaient point distinguées, il s'en fallait même de beaucoup. A sept heures précises il arriva rue Murillo et sonna à la petite porte de l'hôtel. Depuis sa loge le concierge tira le cordon. Ovide poussa la porte et entra dans la cour. Debout sur le seuil de sa loge, le concierge examina d'un œil défiant ce visiteur inconnu dont la mine et le costume lui semblaient suspects.

—Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il de sa voix la plus sèche et de son air le moins engageant.

Le Dijonnais prit au contraire une physionomie superlativement mielleuse et souriante.

—Monsieur Paul Harmant, fit-il, c'est bien ici?

—C'est bien ici.

—Pourrais-je le voir?

—A sept heures du matin! s'écria le concierge dont le visage exprima l'étonnement.

—Je sais bien qu'il est un peu trop tôt pour les convenances, mais il s'agit d'une affaire pressée, mon cher monsieur, d'une affaire très pressée. M. Harmant me connaît bien, il sera très content de me voir.

—Dans tous les cas il ne vous verra pas ici ce matin.

—Pourquoi donc cela?

—Il est à son usine.

—Allons donc! Déjà? Pas possible.

—A six heures précises il partait.

—Mais il rentrera.

—Sans doute.

—A quelle heure?

—Je n'en sais rien. Peut-être à midi, peut-être seulement ce soir. Si vous venez pour des affaires de mécanique ou pour demander du travail, adressez-vous à l'usine, je vous le conseille.

—Où est-elle située, l'usine?

—A Courbevoie, au bout de l'avenue de Neuilly. Le tramway y mène.

bevoie. Il me reste assez de monnaie pour me payer le tramway. Hop! en route!

Une heure après il descendait de voiture et gagnait le bord de la Seine, offrant en cet endroit un aspect très animé. De grandes usines garnissant le quai découpaient sur le ciel leurs cheminées de briques que couronnait un panache de fumée. Ovide, s'adressant à un ouvrier qui passait à côté de lui, demanda :

—Pourriez-vous m'indiquer, s'il vous plaît, l'usine Paul Harmant?

L'ouvrier, désignant de la main un endroit du quai, répondit :

—Plus loin. Où vous voyez des bâtiments neufs.

—Grand merci!

L'ouvrier passa son chemin. Ovide continua sa route. Il arriva bientôt en face d'une haute porte au fronton de laquelle se lisait en grosses lettres de cuivre ce nom :

PAUL HARMANT

Et, plus bas :

ATELIERS DE CONSTRUCTION

—Diable! fit Ovide, la maison est importante! Voyons l'intérieur.

Il se dirigea vers une porte bâtarde voisine de la grande et portant l'inscription : "Entrée," et il sonna. Cette porte s'ouvrit, et, comme à l'hôtel de la rue Murillo, le concierge vint au visiteur. Le dialogue suivant s'engagea :

—Qu'est-ce que vous demandez?

—M. Paul Harmant.

—Est-ce pour de l'ouvrage?

—Non. C'est pour une affaire.

—Commerciale?

—Non, personnelle.

—C'est à monsieur Harmant lui-même que vous voulez parler?

—Oui.

—Eh bien! allez aux bureaux, dans le fond, à gauche, on vous renseignera.

Ovide prit le chemin de l'endroit désigné. De loin, sur les diverses parties d'un corps de bâtiment de cent mètres de longueur environ, et ne formant qu'un rez-de-chaussé couvert en ardoises, il put lire ces indications : "Ateliers de dessin." "Caisse." "Bureau du directeur des travaux." "Cabinet du directeur." Etc., etc.

—Ici je dois trouver mon homme, se dit Ovide en lisant ce dernier index. Allons-y gaiement! Il me semble déjà voir sa tête! J'en ris d'avance comme une petite folle.

Et il pressa le pas. La porte du bureau était fermée. En le voyant poser la main sur le

bouton de la porte, un employé s'empressa d'ouvrir et demanda :

—Est-ce bien au bureau de monsieur Harmant que vous avez affaire?

—Oui, monsieur. Je désire parler à M. Harmant lui-même, pour affaire personnelle.

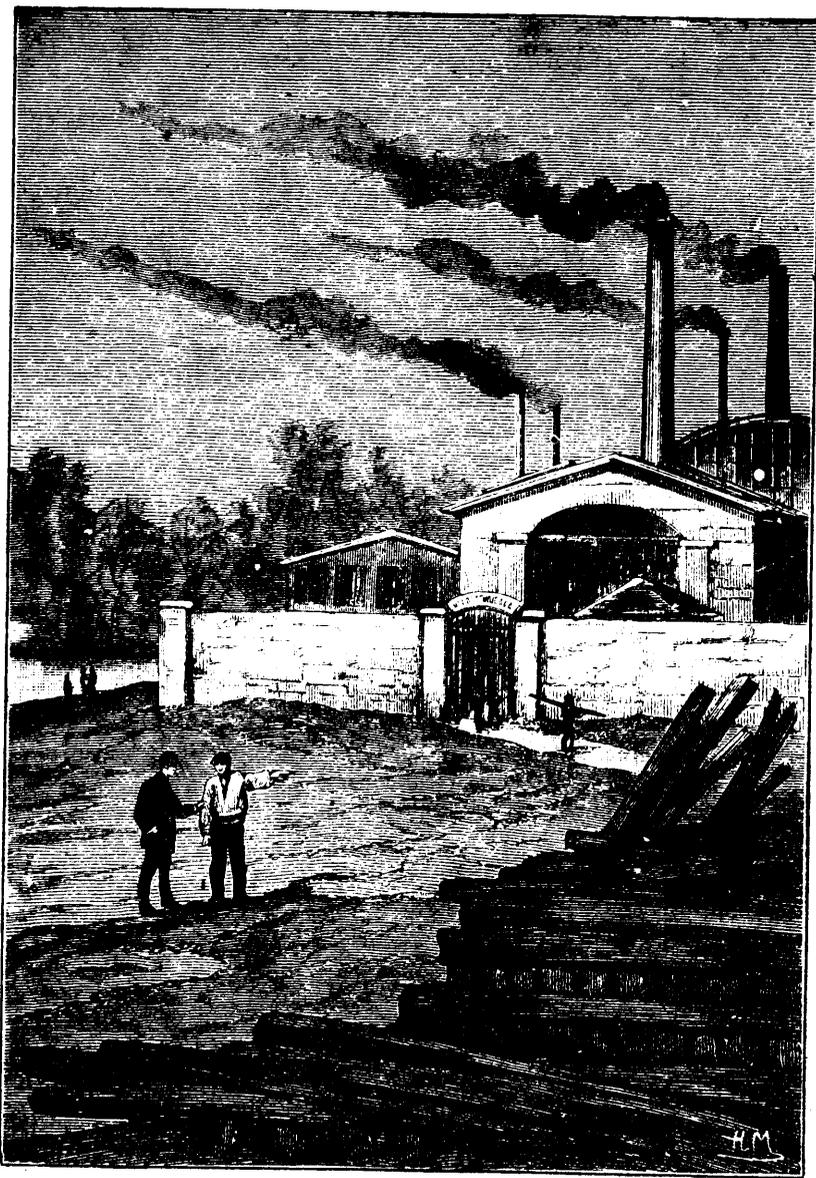
—Alors, vous serez obligé d'attendre. M. Harmant est en conférence avec le directeur des travaux.

—J'attendrai tant qu'il faudra.

—Dans ce cas, asseyez-vous.

—Ce n'est pas de refus.

Ovide prit une chaise et se mit à tourner ses pouces. Paul Harmant, enfermé avec Lucien Labroue, combinait, d'accord avec ce dernier, certaines modifications de détail pour la machine essayée le matin même et dont le fonctionnement laissait à désirer. Leur entretien se prolongea



Pourriez-vous m'indiquer, s'il vous plaît, l'usine Paul Harmant?—(Voir p. 117, col. 3.)

—Merci, monsieur. Vous êtes sûr que je trouverai là M. Paul Harmant?

—Vous le verrez quand vous y serez.

Tout en disant ce qui précède, le concierge avait poussé le visiteur matinal jusqu'à la porte de la rue. Il la referma sur lui.

—Pas gracieux, le pipelet! murmura Soliveau en se trouvant sur le trottoir. Après tout, il avait sa consigne, cet homme, et présentement je ne dois point avoir la tournure d'un ambassadeur. C'est à Jacques Garaud que je veux parler et pas à d'autres. J'aurais pu demander à voir ma petite cousine Mary, mais à quoi ça m'aurait-il avancé? Là-bas, à New-York, elle n'avait pas l'air de m'apprécier beaucoup, cette pimbeche, et l'absence n'a point dû me faire avancer dans ses sympathies. Du reste, mieux vaut peut-être que j'aille à l'usine, à Cour-